

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796. TOME XI**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649651511

Monsieur Nicolas; Ou, Le Coeur Humain DéVoilé; Mémoires Intimes De Restif De La Bretonne. RéImprimé Sur L'édition Unique Et Rarissime Publiée Par Lui-Même en 1796. Tome XI by Restif de La Bretonne

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

RESTIF DE LA BRETONNE

**MONSIEUR NICOLAS; OU, LE COEUR
HUMAIN DÉVOILÉ; MÉMOIRES INTIMES
DE RESTIF DE LA
BRETONNE. RÉIMPRIMÉ SUR L'ÉDITION
UNIQUE ET RARISSIME PUBLIÉE PAR LUI-
MÊME EN 1796. TOME XI**

~~XXXXXXXXXX~~

MONSIEUR NICOLAS

OU
LE CŒUR HUMAIN DÉVOILÉ

Mémoires intimes

DE
RESTIF DE LA BRETONNE

Réimprimé sur l'édition unique et rarissime
publiée par lui-même en 1796

~~~~~  
TOME XI



PARIS

ISIDORE LISEUX, Éditeur

1883

9835-0  
17/9/08.

PQ  
2025  
M7  
1883  
t.11



# MONSIEUR NICOLAS

~~~~~  
HUITIÈME ÉPOQUE

(Suite).
~~~~~



CE fut dans la situation romantique qui suivit ce trouble, et la composition de la *Paysanne pervertie*, situation depuis tant regrettée! que vers la mi-Novembre, un dimanche matin, j'entendis frapper doucement à ma porte. Je n'ouvrais jamais, depuis 1776, que l'infâme *Gouffé*, successeur de l'embastilleur *Dhemmery*, m'avait surpris, et que Dhemmery lui-même était venu à ma porte, pour l'affaire de ma XVIII<sup>e</sup> *Nouvelle*; je n'ouvrais jamais (dis-je) sans regarder par le trou qui m'avait fait reconnaître ce chat perfide : j'aperçus une robe de femme. Ce

Sara

sexe, quoique plus dangereux pour moi que tous les embastilleurs ensemble, me m'effraya jamais. C'était la fille de mon hôtesse, c'était Sara, la même que je trouvais très aimable et que je voyais de prendre pour héroïne de ma cinquantième *Nouvelle*, intitulée *La Fille de mon Hôtesse, ou la Mère soupçonneuse; Nouvelle* où je la nommais *Adeline*. Je fus enchanté de la voir, et de la demande qu'elle me fit de quelques livres à lire. Je lui en donnai un des miens. Sa visite fut courte, quoique je désirasse de la prolonger. Je ne manquerai pas de donner l'histoire de cette passion singulière, en remontant à la source, afin de vous faire mieux sentir, ô mon Lecteur, combien elle devait être puissante sur un cœur tel que le mien !

En 1776, après que *Goupil* eut profané mon appartement de la rue du *Fouarre*, par sa présence et ses cachets ministériels, je résolus de le quitter, quoique je l'aimasse. Dans le même temps, Agnès Lebègue avait loué une chambre, pour se loger à Paris avec ses élèves, dans la rue de *Bièvre*, maison de la dame Debée, dont j'ai déjà parlé. C'était une Anversaise, qui avait été entretenue par le ministre *Amelot*, lorsqu'il était intendant de Dijon. Cette femme avait une fille de quatorze ans... Je pris la chambre qu'Agnès Lebègue me laissait en retournant à Joigny : c'était du terme de Pâques à celui de Juillet. On vit, presque aussitôt après mon emménagement, venir chez moi *Virginie* : on la crut une ancienne maîtresse. Je voyais mes hôtesse en pas-



sant, mais sans leur parler. La mère, quoique belle femme, ne m'inspirait rien, et la fille était à mes yeux un objet respectable, auquel je me serais bien gardé de témoigner des désirs... Depuis longtemps, Virginie avait cessé de me rendre visite. Entièrement à mon travail, après cette passion, je fus quatre années sans me lier avec la mère de ma jeune voisine. Sara, durant cet intervalle, fut au couvent : elle en sortit grande, faite au tour, mise avec une élégance recherchée, et surtout avec la plus belle taille et la plus charmante figure. Je la voyais quelquefois au balcon du second étage, qui était au-dessous de moi, et je l'admirais en silence. Je fis seulement alors ma *Nouvelle*, qui exprimait les sentiments que cette jolie fille m'inspirait. Un jour, elle montait à une petite chambre au-dessus de la mienne, chambrette que je louai depuis pour me servir de magasin ; je sortais : elle me fit un sourire charmant avec une révérence. Cypris n'aurait pas souri plus agréablement, et cependant ce charmant sourire avait quelque chose d'affligé, qui le rendait encore plus intéressant... C'est qu'alors elle avait des peines cruelles, pour une fille non corrompue encore !

Il vint alors demeurer sur mon carré, à la chambre vis-à-vis sur le derrière, une veuve avec une grande fille et un fils, encore enfant. La fille était jolie ; elle se lia un peu avec M<sup>lle</sup> Debée ; je les entendais quelquefois chanter ensemble, et ce concert était charmant!... Un jour, je descendis à la

laitière; les deux jeunes personnes étaient dans la salle basse de la mère de Sara. M<sup>me</sup> Debée m'ôta mon pot et le donnait à sa fille; M<sup>lle</sup> Charpentier, ma voisine, le prit et courut chercher mon lait. Je m'épuisais en excuses; — « Je suis bien fâchée! » dit Sara, « qu'Adelaïde m'ait privée du plaisir de » vous rendre un petit service!... » La jolie Sara était si bien mise ce jour-là, que j'aurais été honteux qu'une demoiselle aussi élégante eût été me chercher du lait. Ce fut à cette occasion que j'imaginai, en l'honneur de ma jolie voisine Charpentier, la quarante-deuxième *Nouvelle*, qui porte ce même titre : *La jolie Voisine*; parce qu'effectivement la mère était pauvre, et qu'il arriva quelque chose d'approchant à la jeune Adelaïde.

Au premier jour de l'an de 1778, Sara était chez sa mère au moment où j'y entrai, pour faire mon compliment et payer mon terme : j'embrassai la mère. Je m'approchai ensuite de la fille, qui me présenta sa jolie bouche. Je ne baisai que sa joue. M<sup>me</sup> Debée en parut mortifiée, car elle rougit. Les compliments les plus flatteurs que je lui fis réparèrent ma faute, qui n'avait été occasionnée que par ma délicatesse... L'année suivante, elle s'en ressouvint, et ce fut la joue qu'elle me présenta.

Je voyais souvent un carrosse arrêté devant la porte, mais je ne portais pas mes vues sur ce qui pouvait amener à la maison un homme à équipage je puis dire que j'étais dans une ignorance parfaite, en 1780, sur tout ce qui concernait Sara.

J'avais quelquefois entendu la mère de Sara s'emporter avec violence contre sa fille, mais quelle en était la cause ? Je l'ignorais. Je savais aussi que la femme qui occupait mon logement avant moi avait été accusée par la dame Debéc d'avoir voulu séduire sa fille, en favorisant des entrevues secrètes avec un avocat. C'est de cette femme qu'est le trait déguisé que je raconte dans la cinquantième *Nouvelle*. Lorsque la mère de Sara sortait, elle enfermait sa fille dans la petite chambre au-dessus de moi. Il se trouva que la voisine eut une clef qui ouvrait cette porte. Dès que M<sup>me</sup> Debéc était partie pour la promenade avec son *Florimond Lucas*, la voisine, touchée de compassion pour une fille que sa mère traitait avec barbarie (car elle l'enfermait dans un endroit brûlant, pendant l'été, avec du pain et de l'eau, et en hiver, sans feu, dans la même petite chambre, aussi froide alors qu'elle avait été chaude), la voisine, disais-je, venait ouvrir à Sara, la recevait dans sa chambre ; l'avocat arrivait et payait une collation. Mais un dimanche, la dame Debéc, que sa propre conduite rendait très soupçonneuse, crut s'apercevoir que Sara désirait son départ. Elle résolut de la faire épier. Elle sortit avec son *Florimond*, qui, de son amant, était devenu son esclave, lorsqu'elle l'eut ruiné ; mais à moitié chemin des boulevards du *Temple*, où elle allait briller, elle renvoya Lucas à la maison, lui chercher un éventail, avec injonction de faire une attention scrupuleuse à la clôture de la petite... Par le plus grand malheur,